



Le livre " *L'enfant récalcitrant* " de Chantal Calatayud

Découvrez gratuitement ici la version numérique téléchargeable !



Chantal Calatayud est psychanalyste, Directrice de l'Institut Français de Psychanalyse Appliquée (www.ifpa-france.com), Directrice de publication de Psychanalyse Magazine (www.psychanalysemagazine.com) et auteur de plusieurs ouvrages.

Ils ont choisi d'avoir un enfant. Un beau bébé est arrivé. Le temps passe. Vite. Et déjà les premiers signes de rébellion qui inquiètent les parents. Surtout lorsque les signes durent. Si les psys assurent que c'est le plus souvent normal, les géniteurs s'inquiètent pour subir, *in fine*, impuissants, de véritables angoisses qui submergent leur quotidien...

L'auteur, en utilisant des mises en situation parlantes, répond à l'inquiétude familiale pour que celle-ci n'altère plus les liens essentiels qui unissent l'enfant à ses parents.

Cet ouvrage, clair, est un guide précieux qui peut s'ouvrir à n'importe quel moment de la croissance psychologique du petit d'Homme.

Bonne lecture...

« Les adultes veulent comprendre les enfants et les dominer : ils devraient les écouter. »

Françoise Dolto in « La cause des enfants »

Prologue

Il est tout à fait normal qu'un enfant manifeste son individualité. Et donc son unicité. Mais il est tout aussi logique que les parents s'inquiètent lorsque leur enfant donne l'impression d'opérer une sorte de retrait. C'est-à-dire lorsqu'il met en place des résistances incompréhensibles dans un contexte globalement harmonieux.

Françoise Dolto, dans les années 50, préconisait qu'écouter un petit d'Homme est essentiel à son développement psychologique. Si ce conseil éclairé était novateur pour l'époque, il est certain que cette grande psychanalyste a permis depuis de quitter un certain empirisme. Il est évident aussi que, grâce à elle, les mentalités en matière d'éducation ont favorablement changé. Tant au niveau des professions touchant à la petite enfance (enseignants), qu'à l'adolescence (éducateurs), qu'au niveau du « métier » de parents.

Pour autant, la famille peut souffrir de l'attitude particulièrement obstinée d'un enfant dont on pense – à juste titre – qu'*il ne manque de rien...* Bien vivre sa famille reste une des préoccupations essentielles de notre société et on ne saurait s'en plaindre. C'est ainsi que les psychanalystes – entre autres – se voient de plus en plus consultés par des géniteurs qui supportent mal ce magma d'incompréhensions qui les séparent de leur héritier. Ce type d'analysants se présentent au nom d'une angoisse : ils se livrent sur le *divan*, disant redouter passer à côté d'une problématique névrotique pouvant être grave de conséquences pour le futur adulte. D'ailleurs, ils assurent être prêts à s'adapter aux complexités des méandres de l'inconscient de leur enfant. Ils sont sincères et responsables dans ce cas-là.

Du côté du psychanalyste, il s'avère souvent difficile de faire passer un message prépondérant aux parents : leur anxiété et leur déception viennent, en règle générale, d'une trop grande idéalisation qu'ils ont eue durant les premières années d'existence du fruit de leurs amours. Mais on ne peut condamner de tels positionnements psychologiques, non seulement humains à la base et, de toute façon, quasi instinctifs. Il est vrai que l'enfant en gestation a été attendu et rêvé. Il s'est développé de façon équilibrée jusqu'au moment où il a donné les premiers signes d'une rébellion déjà enclenchée. Le couple parental pense alors que *ça va passer* et, quand au bout de plusieurs mois, ça ne passe pas, le parcours se fait à l'identique de celui du combattant... Les difficultés se renforcent à la faveur d'une sorte d'isolement car les parents n'osent pas vraiment en parler alentour. C'est comme s'ils ressentaient de la honte et de la culpabilité à l'évocation possible qu'ils aient *mal élevé* leur enfant. Car ils croient souvent aussi qu'ils sont les seuls à rencontrer des conflits avec celui qu'ils aiment pourtant de toutes leurs forces. Or, il n'en est rien. Au contraire même : rares sont les mères et les pères qui n'ont pas traversé de refus tout aussi démoniaques qu'injustifiés dans les rapports qui les unissent à l'humain qu'ils ont engendré.

Les questions des parents sont donc récurrentes et le plus souvent du même ordre, appartenant au même registre. C'est pour cette raison que j'ai choisi de proposer un recueil d'attitudes simples à avoir face à l'enfant récalcitrant, avant d'entamer des démarches qui, pour certains, pourraient se révéler nécessaires et incontournables mais qui, pour d'autres, n'aboutiraient qu'à une dramatisation de la relation.

Il boude ? Il ne veut pas randonner ? Il refuse de faire ses devoirs ? Il cherche déjà à donner à voir une forme de marginalisation pour menacer les adultes qui l'ont en charge...

Les pages qui vont suivre contiennent de quoi mettre une distance suffisante entre le problème et sa solution. Pour que le sourire revienne simplement sur toutes les lèvres à la maison...

« Je fais comment quand il refuse les conseils de son entraîneur ? »

Il est tout jeune et revendique déjà de monter sur quelque podium à la gloire de son sport préféré. Il appartient à un club sympathique. Son entraîneur est fin psychologue. Pourtant, ce sportif en herbe n'accepte pas les consignes qui lui sont intelligemment distillées lors de ses entraînements. Comment se positionner en tant que parent lorsque les choses s'aggravent ?

Analyser la situation

1) Observer

> Dès que la dégradation est manifeste, il est incontournable de mettre en miroir le fil temporel de la contestation. Autrement dit, il s'avère très important de retrouver la période où l'enthousiasme à respecter les consignes était encore présente. Puis s'interroger sur ce que l'enfant revendique comme activité de «remplacement» pour échapper à l'autorité du dirigeant sportif : *J'ai plein de devoirs à faire* ou *Je suis invité à un anniversaire et il faut que j'y aille...* Cette notion d'obligation explicite indique que l'enfant cherche à se déculpabiliser de son manque d'acceptation. Il s'agit raisonnablement de comprendre pourquoi cet évitement face à la loi.

2) Dédramatiser

> Si l'on reprend les exemples ci-dessus, objectivement il y a un temps pour les devoirs et pour les entraînements sportifs, au même titre qu'il n'existe aucune injonction à se rendre à un anniversaire qui se déroule pendant l'entraînement. Au parent de rappeler déjà ces deux règles évidentes, tout en mettant l'enfant devant son choix et ses conséquences : *Réfléchis bien à ton absence d'entraînement qui fera que tu ne joueras pas le prochain match et dis-moi ta décision à l'avance pour que je puisse t'accompagner à cet anniversaire...* Le fait de mettre l'opposant face à ses responsabilités imposera une autre règle du jeu qui restera ainsi omniprésente.

3) Participer

> Il continue vraiment à râler quand son entraîneur lui fait des reproches ? Ne pas hésiter à augmenter les activités de plein air en famille reste l'idéal car... les règles sont les mêmes ! La discipline doit régner pour des raisons d'entente cordiale et de sécurité... Et c'est ainsi que pour le jeune sportif, il devient évident que les consignes de jeu données par un entraîneur à tout un groupe sont beaucoup plus confortables que celles assénées à la maison car celles-ci sont soumises à des liens affectifs qui peuvent parfois durcir le ton et l'ambiance de l'espace ludique. Alors que l'éducateur sportif agira, lui, en tant que professionnel et donc en toute neutralité...

« Je fais comment quand il ment ? »

La transformation de la vérité est inévitable chez le tout-petit car il ne faut pas oublier que ses journées sont dominées par les fantasmes et ce, dès sa naissance. Sigmund Freud a postulé d'une vie inconsciente qui évolue progressivement vers la réalité mais il faut du temps pour arriver à ce que l'individu sépare nettement le rêve du réel. En avançant en âge, on constate ainsi que le monde imaginaire de l'enfant se modifie, notamment en le regardant jouer. Rien d'inquiétant donc à ce qu'un petit bonhomme âgé de 3 ans se prenne pour un conducteur de camion. Toutefois la parole prenant corps, des attitudes plus fantaisistes inquiètent à juste titre les parents : il s'agit du mensonge. Et comment ne pas tomber dans la dramatisation excessive ?

Analyser la situation

1) Observer

> Avant toute chose, il ne s'agit pas de confondre le récit d'un enfant qui a du mal à sortir d'un jeu précédent qui l'a beaucoup absorbé avec une histoire qui n'a aucun lien avec l'activité ludique préalable. Ainsi, quand l'enfant joue aux côtés des parents, il est utile d'observer le monde fantasmagorique dans lequel il s'immerge. Si quelque temps après, à table par exemple, des fantaisies langagières s'expriment, reprenant globalement le support de l'activité ludique de la journée, pas d'inquiétude. En revanche, la psychanalyse considère qu'il y a mensonge lorsque le propos arrangé n'a aucune résonance avec un amusement.

2) Dédramatiser

> Pierre a une fâcheuse tendance à dissimuler ses bêtises et met beaucoup de temps à informer sa mère d'un dégât. Ainsi, lorsqu'il explique qu'il a trouvé sa lampe de bureau cassée en rentrant dans sa chambre, il ment car il implique que quelqu'un a pu faire tomber l'objet et ne pas se dénoncer. Il est en projection dans la mesure où si un tiers était responsable de la maladresse fatale, il aurait prévenu immédiatement son parent de sa découverte désagréable. L'adulte doit faire mine de croire à l'étonnement du petit menteur sans énoncer de coupable possible. Même le chat ne doit pas être mêlé à cette affaire ! Cette réaction parentale a pour sens de redonner confiance au chérubin qui, de toute façon, en mentant, traduit une angoisse.

3) Participer

> Il est bien évident qu'un enfant qui prend l'habitude de mentir ne va pas s'arrêter de le faire du jour au lendemain. Cependant, un test renouvelé autant de fois qu'il le faut est très porteur : dans les heures qui suivent le mensonge, le parent peut prendre un moment pour commencer un scénario imaginaire qu'il fera compléter par l'enfant. Puis l'adulte reprendra la parole en grossissant la situation rocambolesque et irréelle lancée au début du dialogue. L'enfant continuera jusqu'au moment où il s'essoufflera, déclarant forfait et arrêtant le jeu par un : « Mais c'est pas possible, c'est pour du semblant » ! Une des fonctions du conte se situe-là qui peut également compléter le scénario à deux voix, ce qui aura pour mérite d'arrêter peu à peu toutes ces vilaines histoires...

« Je fais comment quand il ne veut pas s'occuper de son chien ? »

L'enfant découvre le monde extérieur progressivement, avec une première médiation rassurante : le doudou. En règle générale, sa chambre est décorée de peluches et tous ces objets doux et familiers lui permettent de les animer inconsciemment à sa guise, au gré de ses humeurs. En grandissant, les animaux le fascinent et ce, d'autant plus qu'ils lui permettent, en se projetant en eux, d'éliminer angoisses et tensions. Les parents le savent et sont, s'ils peuvent l'assumer, souvent favorables à l'adoption d'une petite boule de poils attendrissante. Au début, l'enfant tient particulièrement à s'en occuper mais il délaissera peu à peu son petit chien, devenu grand... Comment faire pour ne pas céder à cette sorte d'« abandon » et que le jeune propriétaire, qui s'était positionné avec autorité en tant que tel au départ, respecte quelques obligations quotidiennes vis-à-vis de son toutou favori ?

Analyser la situation

1) Observer

> Il est regrettable de constater que, dans la plupart des cas, l'achat ou l'adoption d'un chien vienne se greffer en plus des cadeaux offerts à l'enfant pour Noël ou son anniversaire. De fait y a-t-il une banalisation de la présence de ce petit être et, finalement, peu de différence avec un jouet. Or un jouet ça ne mange pas, ça ne boit pas, ça n'a pas besoin d'être sorti... Aussi, si l'enfant a rapidement une propension à l'indifférence, il faut lui rappeler les besoins vitaux de son animal. Autrement dit, s'il ne se soucie jamais ou peu de la faim et de la soif de son chien, c'est-à-dire s'il ne regarde, ni ne vérifie pratiquement jamais la gamelle, il est indispensable que l'adulte attire son attention sur cette obligation incontournable.

2) Dédramatiser

> Ceci dit, un enfant peut avoir une certaine difficulté à accepter que la taille de l'animal et son poids se modifient. Ces changements peuvent l'angoisser ou même l'effrayer. Il est souvent porteur de demander au jeune propriétaire du chien d'accompagner son parent lors des visites chez le vétérinaire. Celui-ci, de par son professionnalisme, utilise un vocabulaire et une gestuelle appropriés qui éveilleront et familiariseront l'enfant au développement de son fidèle ami à quatre pattes.

3) Participer

> Dans un registre identique, les parents devront initier l'enfant à jouer avec le chien. Mais qui dit jouer ne doit en aucune façon que ce soit tourner à une maltraitance déguisée. Si le petit d'Homme a tendance à tirer la queue du chien, il faut immédiatement intervenir en lui expliquant qu'il n'aimerait pas beaucoup se faire à son tour tirer les cheveux ou les oreilles. Et que l'animal apeuré et « souffretant » peut mordre en retour. L'adulte doit, en outre, innover les jeux : la balle, la course, la cachette etc... C'est ainsi que l'enfant, alternant plaisirs et soins, acquiert une expérience. Il sera le premier à transmettre ses observations à son entourage et en retirera assurément une grande fierté... Décidant peut-être même que grand, il sera vétérinaire !

« Je fais comment quand il ne veut pas aller au catéchisme ? »

Beaucoup de parents croient faire de leur mieux en inscrivant leur enfant à des cours d'éducation religieuse. Mais un petit récalcitrant peut s'y opposer ! Quelle attitude juste et neutre adopter en pareil cas ?

Analyser la situation

1) Observer

> Indépendamment des convictions religieuses de la famille, il ne faut pas oublier qu'un être humain est unique par essence. Certes, il s'identifie à ses parents dès son plus jeune âge car il a une nécessité psychologique d'étayage, ne serait-ce que parce qu'il a peur inconsciemment d'être abandonné. Ainsi est-il facilement malléable et influençable. Autrement dit, un enfant ne refuse pas soudainement d'aller au catéchisme. Ou alors c'est qu'il y a une problématique liée à la personne qui enseigne cette discipline ou à son entourage. Observer un enfant dans la décision de ne pas ou de ne plus aller au cours d'éducation religieuse demande de le regarder jouer. Pendant la période dite de latence par Sigmund Freud, c'est-à-dire approximativement entre 6 et 12 ans, le petit d'Homme investit un champ de socialisation, soit d'ouverture aux autres : copains de classe, de sport etc. Il a une approche du conflit, de la rivalité, dorénavant plus sociale qu'affective. S'il manque de confiance en lui, donc de foi en lui, il relatera systématiquement les événements qu'il traverse en tant que victime. En le regardant évoluer sur un terrain de jeux, ce complexe d'infériorité jaillira aussi.

2) Dédratiser

> Une fois objectivé ce type de difficultés, il n'est pas question d'en faire une montagne ! Ainsi, le refus d'aller au catéchisme doit être respecté par l'entourage, ce qui n'empêche pas de dire à l'enfant que si, plus tard, il en a le désir, il pourra y retourner. Le simple fait d'être à son écoute le rassurera et il y aura de moins en moins de confusion entre confiance et foi.

3) Participer

> Il peut être très intéressant, lors de discussions avec l'enfant, de lui raconter des récits de vie à sa portée, bien réels, qui peuvent s'inscrire dans un miroir de l'histoire religieuse. Pour exemple, on peut lui faire partager sa joie de savoir qu'une amie, qui avait bien du mal à avoir un bébé, vient d'être maman d'une petite fille ou d'un petit garçon. Ainsi, en reprenant les grands thèmes bibliques, il s'agit d'y superposer une histoire vraie contemporaine. Autrefois, la morale véhiculée dans les établissements laïcs avaient implicitement cette vocation. Toujours est-il que cet enseignement – généralement décrié aujourd'hui – a bien dû contribuer à réveiller quelque foi enfouie... Mais il ne faut jamais omettre que s'il y a résistance, il est un devoir de respecter cet état car celle-ci signifie que, de toute façon, ce n'est surtout pas le moment de forcer la porte... D'autant que tout un chacun a toute sa vie pour entendre l'appel du divin, si tel est son destin...

« Je fais comment quand il boude ? »

Même si tout parent peut admettre les humeurs changeantes de son enfant, il est une situation particulièrement difficile à supporter, c'est quand il boude. A fortiori s'il s'agit d'un état récurrent. Et ce, d'autant plus, lorsque rien ne manque à celui qui cherche, inconsciemment, à faire que sa famille s'inquiète ou culpabilise. Comment procéder alors pour que le sourire soit de retour sur toutes les lèvres ?

Analyser la situation

1) Observer

> Il faut, avant toute réflexion, distinguer l'enfant boudeur de l'enfant qui fait la tête accidentellement. Dans le deuxième cas, celui-ci - dès qu'on lui accorde un peu d'intérêt - libère ce qui le tracasse. Il s'agit souvent d'une situation qu'il a trouvée injuste. Dans ce cas, de simples explications font que les choses rentrent dans l'ordre facilement. En revanche, lorsque le parent constate que les bouderies sont quasi quotidiennes, il est indispensable de comprendre ce malaise pour pouvoir l'enrayer. Si l'adulte note un sentiment d'échec chez l'enfant qui accompagne son repli sur lui, il s'avère important d'objectiver qu'il n'y ait pas de faille narcissique : pour exemple, les *j'ai pas de chance* compulsifs traduisent une démission sur fond de perte d'estime de soi.

2) Dédramatiser

> Non seulement il ne sert à rien de faire ressasser à l'enfant ses échecs (mauvaises notes, réprimandes de l'enseignant, mise à l'écart de ses camarades, perte d'objet...) mais, surtout, cette attitude renforcerait le mauvais doute logé à l'intérieur du jeune sujet en difficulté. À l'inverse, l'enfant sera amené à expliquer à l'adulte de quelle façon il s'est positionné pour obtenir une excellente note en calcul...

3) Participer

> Le parent ne doit pas hésiter à insister quotidiennement sur les résultats positifs obtenus par l'enfant. Y compris en sport ou dans le jeu. Son inconscient prendra l'habitude alors de tisser des liens rassurants avec l'entourage. Ainsi reconnu par ce qu'il sait faire, l'enfant réintègrera peu à peu sa place dans son univers familial, scolaire, amical et sera rapidement le « premier » à chercher à communiquer, redevenant de surcroît sympathique...

« Je fais comment quand il se gave de sucreries ? »

L'alimentation est au centre des préoccupations des médecins et diététiciens depuis plusieurs décennies maintenant. Il est vrai que les lendemains d'après-guerre ont poussé à consommer toujours davantage de nourriture et de « douceurs ». Si celles-ci ont la juste réputation de calmer les angoisses sur l'instant, on constate que l'industrie alimentaire, aidée de campagnes publicitaires « alléchantes » et de messages télévisuels et radiophoniques adaptés, a plutôt amplifié le recours abondant aux sucreries. Et ce, quel que soit l'âge du consommateur ! Finie l'époque du morceau de pain qui abritait la barre de chocolat à croquer. Les générations actuelles ont la possibilité aujourd'hui de savourer des friandises en apparence plus séduisantes. Déjà à la vue pour la plupart. Alors, comment réagir lorsqu'un enfant se gave littéralement de bonbons ou même de biscuits ?

Analyser la situation

1) Observer

> Il n'y a pas de période véritablement dans l'existence pour craquer pour le sucré. Cependant, la quantité injustifiée de ce type d'aliments donne déjà une réponse intéressante. Ainsi, s'il est normal, lors du petit déjeuner, que celui-ci offre son apport de sucre, quelle qu'en soit la forme, il est un signe inquiétant à ne pas occulter : celui qui consiste à observer que l'enfant peut ingurgiter un paquet de biscuits entier lors de ce repas. Tout comme il n'y a rien de pathologique à vouloir sucer quelques bonbons mais l'ingestion de la totalité du paquet en peu de temps dans la journée doit alerter.

2) Dédramatiser

> Tout parent est à même de faire le rapprochement entre normalité et anormalité en matière de consommation sucrée chez le jeune sujet puisqu'il est donc question ici d'un état compulsif à prendre en compte. Ceci dit, interdire les sucreries radicalement entraîne l'effet contraire. Tout d'abord parce que tout ce qui est proscrit est meilleur, ensuite parce que l'enfant peut se procurer facilement et habilement ses friandises préférées hors de la maison : grands-parents (qui ne respectent que rarement les consignes parentales !), copains d'école, environnement sportif etc. À l'inverse, le plus simple est que l'adulte parle avec l'enfant de ses propres attirances alimentaires (sucrées ou salées) lorsqu'il le voit ingurgiter ses chamallow... C'est ainsi que cette sorte de « bienvenue au club » entraînera une saine réaction : l'enfant atteindra de moins en moins sa cible privilégiée, c'est-à-dire impliciter à sa façon que son géniteur n'est pas tout à fait à son écoute... Effectivement, si le recours maladif au sucré est un S.O.S inconscient, lorsqu'un enfant bénéficie d'une alimentation équilibrée, ce genre de chantage affectif cède facilement puisqu'il ne repose sur rien de concret. Une véritable souffrance psychologique ne se traduit jamais uniquement par l'ingurgitation seule de sucreries, qui reste, quoi qu'il en soit, une attitude particulièrement infantile et puérile.

3) Participer

> Sans banaliser la situation, encore une fois, cette mini régression peut être stoppée avec peu d'ajustements. Car il est malheureusement devenu fréquent que certains parents – ceux qui sont obnubilés par leur poids – suppriment, sans s'en rendre véritablement compte, le sucre des menus familiaux, tels les gâteaux maison. Le fait de refaire régulièrement tartes et autres quatre-quarts, tout en proposant à l'enfant de participer à la confection de ce type de pâtisserie (sans pour autant l'y obliger), fait en général céder le problème. Car, dans ce cas, c'est le chérubin qui aura été utile à l'adulte, tout simplement en lui indiquant que tous les excès sont néfastes à la santé de l'Homme...

« Je fais comment quand il ne veut pas randonner ? »

Voici la famille enfin réunie (merci les vacances...), il fait beau, la région est superbe : un plan «rando» est lancé. Accepté à l'unanimité avec enthousiasme, sauf par le petit Calimero de service qui s'oppose à cette sortie ! Comme toujours. Car, dès qu'il s'agit de marcher ensemble, il le refuse catégoriquement, alors qu'il aime bouger, courir, grimper aux arbres. On ne le comprend pas. D'autant que ses résistances déconcertantes sont vécues comme menaçantes devant la gentillesse des parents et de la fratrie. Comment réagir pour que l'entourage ne baisse pas les bras et que l'enfant rebelle ait envie de gravir les sommets ?

Analyser la situation

1) Observer

> Lorsque la maisonnée s'agrandit, une erreur est souvent commise, tandis qu'elle passe inaperçue en règle générale : ainsi, un enfant angoissé s'inquiète toujours inconsciemment qu'on puisse l'oublier. Son inquiétude n'est pas du tout dénuée de sens dans la mesure où plus il y a de personnes présentes, moins on s'attarde sur les désirs des uns et des autres. Un petit abandonnique pourrait ici se sentir exclu, rejeté, mal aimé soudain.

2) Dédramatiser

> Le refus de randonner avec ses proches peut signifier que l'enfant n'accepte pas de marcher si son avis n'est pas pris en compte. Autrement formulé, il se refuse à marcher dans un système qui ne lui accorde pas une importance suffisante, légitime et logique selon lui. Ainsi, indépendamment du fait qu'on peut soumettre l'idée de randonnée à cet attachant récalcitrant peu avant d'en parler aux autres, il est important de lui proposer de choisir une destination qui lui semble attrayante : randonner entraînera très vite la notion d'aventures, ce qui le séduira !

3) Participer

> Il ne faut pas oublier que le comportement de l'enfant qui refuse d'avancer s'étaye sur un manque de confiance en soi. Une fois qu'il a opté pour une direction qui semble lui convenir, il est bon de la rendre encore plus attractive. Proposer d'emmener une carte, une boussole, des jumelles, une feuille de papier et un crayon (il y aura certainement des choses passionnantes à noter) rassurera l'inquiet de la couvée. La veille de la rando, il pourra également dresser la liste des éléments indispensables à prendre pour que la balade soit sécurisante. Liste qu'il transmettra à chaque participant avec grand sérieux. Le nec plus ultra étant de lui suggérer qu'au retour de cette sortie pleine de surprises, il organise une soirée discussion pour que chacun donne ses impressions. Les émotions négatives de cet enfant (peut-être plus craintif qu'il n'y paraît) s'envoleront comme par magie...

« Je fais comment quand il ne veut pas faire ses devoirs ? »

Géraldine dit qu'elle finit par avoir un rejet de l'heure des devoirs. Stéphanie assure qu'elle baisse les bras devant Quentin qui remet toujours à plus tard la lecture de la page préconisée par la maîtresse. Florent avoue qu'il en a par-dessus la tête de faire réciter les tables de multiplication à ses jumeaux qui ne les mémorisent pas... Comme dans beaucoup d'autres familles, alors que toute la maisonnée devrait se retrouver dans la joie après une longue journée de séparation, l'agressivité couve, suivie de claquements de porte, de pleurs et bientôt de... culpabilité. Si cette lassitude, retrouvée dans les deux camps, est bien compréhensible, il existe des moyens pratiques pour que les choses s'arrangent rapidement...

Analyser la situation

1) Observer

> Les adultes ne doivent en aucun omettre qu'une journée passée à l'école requiert énormément d'énergie. Car il n'y a pas que l'attention portée au programme scolaire. Un exemple : parfois des rivalités éclatent dans la cour, les disputes fleurissent et pour le vainqueur comme pour le perdant, le désaccord le plus minime avec les copains ou copines laissera des traces qui ne demanderont qu'à se réactualiser à la moindre occasion. Le retour au domicile est le foyer idéal transférentiel de ce qui ne s'est pas réglé à la récré... Un rapide coup d'oeil lorsque l'enfant se présente sera un indice fiable de la façon dont il va aborder ses devoirs...

2) Dédramatiser

> Si le scolaire arrive avec la mine défaite, rien ne sert de le harceler de questions. Il ne répondra pas ou, agacé, ne livrera pas la réalité : il doit aussi protéger ses compagnons de classe qu'il reverra très vite ! Le goûter étant proposé, il ne devra pas être forcé. En revanche, s'il continue à faire la moue, lui faire choisir le moment idéal selon lui où il désire faire son travail est efficace. L'heure passée, il ne faut pas intervenir. C'est sa responsabilité !

3) Participer

> Si le récalcitrant continue à être en opposition, il faut lui simplifier la tâche. Les soirs de grande résistance, il ne s'agit pas de mettre en place une sorte de punition en l'obligeant à débarrasser la table. Il sait très bien ce qu'il doit faire. Même s'il est difficile pour le parent de prendre le sens inverse de ce qu'il ressent pulsionnellement, cette participation passive – qui consiste à accepter que le jeune scolaire ou l'ado a besoin de réfléchir et de se centrer sur lui-même pour trouver ses solutions – lui fera apprécier l'ambiance familiale détendue, ce qui l'incitera à faire ses devoirs. Si ces quelques conseils basiques ne résolvent rien, les attitudes logiques restent les mêmes : rencontrer l'enseignant ou le professeur principal mais à condition de ne pas se précipiter...

« *Je fais comment quand il casse ses jouets ?* »

Les enfants d'aujourd'hui sont majoritairement gâtés. À Noël bien sûr mais chaque anniversaire offre aussi la possibilité d'une petite fête, avec remise de cadeaux. Pourtant, si – en particulier – les moins de 9 ans restent fascinés en découvrant les surprises joliment emballées, certains d'entre eux cassent systématiquement leurs jouets, après les avoir convoités et tant attendus... Quelle explication donner à cette pulsion destructrice et comment intervenir à bon escient ?

Analyser la situation

1) Observer

> Deux cas de figure sont à considérer avant toute analyse : d'une part, *les parents s'entendent-ils bien?* et, d'autre part, *l'enfant ne souffre-t-il pas d'une violence psychologique masquée ?* Dans le premier cas, il n'est pas question que l'enfant soit là, utilisé en quelque sorte, pour que le couple se re-sédimente si il y a menace de séparation. Les adultes doivent prendre leur décision en communiquant et en agissant entre eux en grandes personnes... Car, le fait de casser des jouets adorés traduit très souvent une désunion de couple dans laquelle l'enfant se sent pris en otage : son angoisse de séparation, ajoutée à sa culpabilité à ne pas pouvoir faire en sorte que ses géniteurs s'entendent, entraînent des passages à l'acte agressifs qui expriment que le couple est en train de *casser* la cellule familiale. Dans le second cas, l'enfant peut souffrir d'une difficulté psychologique du ou des parents. S'il sent ou sait qu'il y a trahison conjugale par exemple ou si l'un des parents a un problème d'alcool, trop jeune pour gérer ce que la vie inflige, se vivant alors inconsciemment persécuté, il persécute à son tour ses *objets d'amour*, ses géniteurs : il projette ses pulsions agressives sur ses jouets, qu'il détruit systématiquement, pour que les grands comprennent son extrême souffrance et sa fragilisation qui s'accroît, de jour en jour, par perte de confiance en ces adultes sur lesquels il ne peut pas vraiment compter.

2) Dédramatiser

> Qu'il s'agisse d'un dysfonctionnement affectif, social ou comportemental du couple, il est indispensable que l'enfant soit rassuré. Outre l'évidence qu'il est fortement déconseillé que les disputes éclatent en sa présence, que les problèmes d'argent soient débattus devant lui, lorsqu'un parent connaît un état autodestructeur, il faut que le tout jeune sache que le malade est en lien avec la médecine. En cas de présomption de divorce ou de chômage, il doit être fait allusion à l'institution : ici, les termes *avocat* et *ANPE*, prononcés à la maison, éviteront que l'enfant ait l'impression qu'il doit trouver une solution lui-même aux conflits ou blocages...

3) Participer

> Le dialogue reste indispensable lorsque les jouets subissent un mauvais traitement... Le plus simple consiste, dès lors que le parent constate des passages à l'acte maltraitants sur des objets, de faire *parler* ceux-ci. Lorsque Ilona, 7 ans, déchire les vêtements de sa poupée, alors que l'argent manque au foyer actuellement, la mère peut animer verbalement et positivement le jouet : *L'hiver arrive, je vais avoir froid sans ma robe... Mais je pourrais remettre mon pull et mon pantalon chauds...* La mère va chercher de quoi vêtir plus confortablement la poupée. Dans cet exemple, Ilona va réaliser que même les situations négatives changent et se transforment en positif. La roue tourne quoi qu'il arrive, d'autant que maman apporte la solution...

« Je fais comment quand il me dit « Cool Maman ! » ? »

Le vocabulaire a évolué et nos petits nous surprennent de plus en plus dans ce registre... À leur âge, nous n'aurions pas risqué de nous opposer à nos parents, même lorsque nous les trouvions injustes – ou énervés – dans la façon qu'ils avaient de nous réprimander... Aujourd'hui, les choses ont changé mais nous n'apprécions pas pour autant que notre héritier tente quelque impertinence. Alors, lorsque pour la énième fois, nous lui demandons de ranger sa chambre et qu'au bord de la dépression, voire de l'hystérie, il nous assène « Cool Maman ! », comment réagir... pour son bien?

Analyser la situation

1) Observer

> Il est indispensable de s'assurer que l'enfant ne fasse pas les frais de contrariétés ou de soucis qui ne lui appartiennent pas quand la mère s'énerve. Autrement dit, dans une période sereine, agirait-elle de la façon qui a déclenché la répartie discutable de l'enfant ?

2) Dédramatiser

> Pour que l'enfant n'inverse pas les rôles, il convient de ne pas victimiser. C'est-à-dire que la mère doit impérativement retrouver sa position d'adulte dominante. Si elle se met à faiblir (comme pleurer par exemple), l'enfant se vivra son soutien et pourra renforcer ainsi une mauvaise position narcissique.

3) Participer

> La mère ne doit pas hésiter, face à l'enfant donneur de leçons, à utiliser le même processus langagier que lui. Ainsi « Cool Maman ! » pourra être repris par l'adulte : « Toi, au moins, tu es cool : je ne me fais pas de souci pour toi, il ne t'arrivera rien »... L'inconscient du petit impertinent se recentrera immédiatement sur lui en recevant une sorte de distance qui lui donnera à réfléchir. Son jeu de domination ne tiendra plus si la mère fait preuve d'un certain détachement. En quelque sorte, si elle utilise habilement un mécanisme abandonnique. Ce que redoute tout individu, *a fortiori* s'il est très jeune.

« Je fais comment quand il refuse d'aider ? »

Indépendamment du fait que les mères travaillent majoritairement aujourd'hui, il est toujours très agréable qu'un enfant mette gentiment la main à la pâte au sein de sa famille. Hélas, ce simple geste – déjà citoyen – peut entraîner bien des conflits. Il arrive que l'opposition soit telle que l'impertinence se trouve au rendez-vous. Ainsi, comment procéder lorsqu'un « héritier » résiste à participer modestement aux tâches de la maison ?

Analyser la situation

1) Observer

> Tout d'abord, il est une évidence que l'âge de l'enfant a une importance : pour la psychanalyse, avant 6 ans, il est déconseillé de lui demander de contribuer aux obligations qui touchent à l'ensemble de la vie de famille. En revanche, il peut mettre son linge sale dans la panière et ranger son coffre à jouets. Ceci dit, si l'enfant oppose un refus récurrent mais sur une courte période (quelques jours), il s'agit d'un passage – qu'il renouvellera d'ailleurs ! - qui marque l'évolution de son affirmation. Toutefois, si la crise dure et se renforce, accompagnée de troubles fonctionnels (perte d'appétit, constipation, sommeil agité), cette réaction inhabituelle traduit une souffrance, voire de la haine, qui s'étaye sur un problème qu'il convient d'éclaircir : il faut communiquer avec lui. Si rien ne change, il est recommandé de consulter dans un premier temps un médecin.

2) Dédramatiser

> Ainsi, en dehors d'un problème médical ou psychologique qui nécessite le recours à un spécialiste, il est une erreur qui consiste à punir l'enfant qui n'accepte pas momentanément le principe de la vie en communauté et ses exigences. Une attitude plus tempérée consiste à ne pas l'aider durant cette période, comme lorsqu'il sollicite le parent pour que celui-ci contribue à terminer le puzzle...

3) Participer

> Faire preuve d'un peu de diplomatie suffit souvent à ce que l'acceptation règne à nouveau : pour exemple, proposer de faire un gâteau (pour les filles) ou de réparer le pneu crevé de la bicyclette (pour les garçons) et de ranger ensuite... ensemble. Allier, effectivement, aspect ludique et axe de découverte avec un adulte permet au jeune récalcitrant de réaliser qu'à certains moments, il a besoin de conseils avisés et de l'aide du parent : il lui semblera peu à peu normal de remercier celui-ci en s'inscrivant à son tour dans un schéma identique.

« *Je fais comment quand il refuse de manger ?* »

Quelle mère n'a pas été angoissée devant son enfant qui refuse de s'alimenter ? Les questions alarmistes se bousculent vite. Elle hésite alors entre l'école de Madame Dolto qui rassure (un enfant ne se laisse jamais mourir de faim) et une imagination négative qui met en place les pires scénarios catastrophes : on voit déjà le cher héritier entre les mains expertes de médecins diagnostiquant une maladie fatale. Comment donc rester calme et ne pas partir dans des directions inappropriées, tout en restant vigilante ?

Analyser la situation

1) Observer

> Quel que soit l'âge de l'enfant, il est indispensable de réfléchir aux changements qui ont pu se produire dans la famille récemment : déménagement, nouvelle nounou, fratrie qui s'est agrandie, modifications professionnelles, décès d'un proche...

2) Dédramatiser

> Pour apaiser ses propres angoisses maternelles devant le refus de tout met préparé avec amour, évitez surtout de prendre l'avis de l'entourage. Chacun va donner son analyse des faits en utilisant des exemples décalés (souvent d'une autre époque). Une fois que vous aurez veillé aux vérifications de base (fièvre, rhume, poussée dentaire, etc.), centrez-vous sur vous et imaginez vos attitudes lorsque vous n'avez pas faim. La tension tombe tout de suite car on réalise alors que notre corps nous appartient et qu'il a le droit de se mettre au repos quelques heures...

3) Participer

> Le meilleur remède lorsque l'enfant s'oppose à la nourriture est de remplacer la « becquée » par le... jeu! Ça vous surprend ? Eh pourtant... Tout bambin cherche à un moment ou à un autre à prendre le pouvoir sur sa mère. Un peu comme s'il voulait inconsciemment la mettre en échec. Il tente d'exprimer une sorte de domination sur elle pour la punir de tout ce qu'il fantasme ne pas avoir obtenu précédemment. Il déguise son « objet d'amour » en mauvaise mère. Pour casser ce schéma calmement, ne montrez surtout pas à votre enfant qu'il a touché sa cible. Jouez avec lui pendant le temps du repas qui lui était destiné, amusez-vous, riez : il en sera bouche bée !

« Je fais comment quand il ne veut pas dormir ? »

Terrible engrenage que celui qui oppose la mère (et/ou le père) avec son enfant qui cherche par tous les moyens à retarder l'heure du coucher. Ou qui se réveille plusieurs fois dans la nuit. Tous les prétextes sont bons : il a soif, il demande à aller aux toilettes, il vient de faire un cauchemar... Et dans quelques heures le réveil sonnera. Les traits battus, les parents seront plus fatigués qu'avant de s'allonger ! Que faire lorsque ce type de nuits se suivent et se ressemblent (alors que l'enfant n'est pas malade) ?

Analyser la situation

1) Observer

> Contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'inconscient (de l'enfant) ne contrôle pas à n'importe quelle période de la vie de famille ses géniteurs car, si les terreurs nocturnes sont normales jusqu'à l'âge de 6 ans en moyenne, elles restent espacées dans le temps. En fait, l'enfant profite toujours de la faiblesse des grands. S'il a capté que le quotidien est difficile pour eux actuellement, il en rajoute une « couche ». C'est son moyen à lui de prendre un certain pouvoir pour se rassurer. Il y a là déjà quelque chose de l'ordre de la maîtrise malgré les apparences. Autrement dit, s'il arrive à épuiser les adultes de cette manière (ce qui sera de toute façon le cas), il ne lui restera plus qu'à compter sur lui!

2) Dédramatiser

> L'enfant qui a un sommeil dit « léger » s'octroie le luxe d'être aux aguets. Il ne veut pas qu'on l'oublie malgré les perturbations que peut rencontrer la famille. C'est plutôt une bonne nouvelle puisqu'il signale ainsi qu'il saura se manifester lorsqu'il sera en difficulté.

3) Participer

> Une fois vérifié (comme toujours) que votre enfant ne manque ni ne souffre de rien, expliquez-lui (quel que soit son âge) que vous aussi vous pouvez être réveillé(e) par les mêmes motifs que lui. Curieusement, cela ne l'intéressera plus du tout de chercher à vous contrôler. Il échouera puisqu'il réalisera alors que vous connaissez la musique et survivez à vos propres démons nocturnes ! Il puisera d'ailleurs aussi sa force de cette attitude combative.

« Je fais comment quand il ne veut pas se baigner à la mer ? »

Pas toujours facile d'admettre que notre héritier a horreur de l'eau. Nous avons fait tant de sacrifices pécuniaires et autres pour qu'il bénéficie des bienfaits de l'air marin que, parfois, nous finissons par être exaspérés par ses hurlements dès qu'il s'agit pour lui de mettre un pied dans la mer. Comment donc s'y prendre pour qu'une fois de plus les vacances ne tournent pas au cauchemar ?

Analyser la situation

1) Observer

> Avant de partir à la plage, regardez discrètement comment se comporte votre enfant : est-il grincheux, s'installe-t-il dans un *non* systématique (y compris lorsqu'il est question de jeux, d'aliments, de vêtements qu'il apprécie à l'ordinaire), se cogne-t-il dans les meubles, cherche-t-il à enfiler des chaussettes malgré les sandales toute neuves, agresse-t-il son animal favori, etc ? Ainsi, il vous sera aisé de voir de quelle façon il résiste et d'en comprendre les raisons.

2) Dédramatiser

> L'erreur fatale à ne pas commettre est de lui seriner que *La mer, c'est excellent pour les poumons* ou – pire encore – *Il faut que tu apprennes à nager pour ne pas te noyer*. Dans ce même registre, trop de précautions effraient notre sportif en herbe : la crème solaire jusque sur la racine des cheveux qui le ridiculise, la casquette du père parce qu'elle protège mieux, les sempiternels rappels du temps du digestion, n'en feront sûrement pas une Laure Manaudou ! Inutile, de fait, d'associer des propos de type prévention médicale dans cette situation-là car, pour chacun de nous, quel que soit notre âge et *a priori* à l'époque des châteaux de sable, la notion de plaisir doit être au rendez-vous. Ne lui rappelez pas non plus vos souvenirs d'ancien combattant il y a trente ans lorsque vous alliez à la pêche au crabe... Brrr... Le plus efficace est, comme toujours, de faire choisir à votre bambin sa tenue de bain (de mer). Ça suffit. Ne lui proposez rien de plus. C'est lui qui vous voyant allongé(e) sur votre serviette, centré(e) sur un bon bouquin, ou en train de faire bronzette, qui vous demandera de l'accompagner pour se baigner !

3) Participer

> Dès lors, votre enfant sera ravi de vous voir habile à manier pelle et râteau pour bâtir une forteresse, vos petons un peu mouillés. Il vous trouvera brave et téméraire et aura envie d'en faire autant. Se sentant maintenant en sécurité, la mer ne lui sera plus hostile mais ludique et... bénéfique. Bonnes vacances et heureuses baignades en famille !

« Je fais comment quand il refuse d'obéir ? »

Aujourd'hui, dès qu'un acte de délinquance est commis par un ado, les médias accusent facilement les parents de laxisme ou de mauvaise éducation. Ce sont des jugements hâtifs qui occultent complètement la vie inconsciente d'un enfant, globalement indépendante des soins psychologiques qui lui sont prodigués. Le petit d'Homme, dans les cinq premières années de son existence, ne saisit pas la réalité comme peut le faire l'adulte. Il échafaude ses scénarios par fantasmes interposés. Certes, il a pu être blessé par sa famille en difficulté mais l'enfant rebelle existe dans tous les milieux. Comment donc le faire obéir après des heures d'explications, la mise en place de punitions (inopérantes), des récompenses anticipées, sans commettre d'erreurs qui renforceraient son opposition et sa souffrance ?

Analyser la situation

1) Observer

> Il est très difficile de savoir avec certitude quel positionnement est le mieux approprié aux structures psychiques d'un jeune inconscient récalcitrant. De fait, il est bon de prendre du recul par rapport à ce que vous considérez comme étant des réactions de désobéissance. Essayez déjà de faire preuve d'objectivité : ne voyez-vous pas votre enfant plus grand qu'il ne l'est ?

2) Dédramatiser

> Il apparaît utile d'établir un distinguo entre des réflexes agressifs qui mettent la vie de votre chérubin en danger (monter sur le rebord de la fenêtre alors qu'il sait que c'est interdit, par exemple) et une revendication précoce de son autonomie (manger des bonbons avant de passer à table, autre exemple). S'il n'est pas question de banaliser toute recherche de domination de l'enfant, il ne s'agit pas de créer une escalade à coups de « non » psychorigides. Quoi qu'il en soit, mettez toujours en avant sa santé et non votre inquiétude : *Tu peux te faire très mal en grim pant sur ce tabouret est mieux adapté que J'ai peur que tu te fasses très mal en grim pant sur ce tabouret...*

3) Participer

> Un excellent moyen, pour que votre enfant prenne conscience que désobéir systématiquement entraîne un mauvais climat à la maison et ne mène qu'à se fâcher, est de passer par la lecture. Il existe beaucoup de publications enfantines qui reprennent les thèmes des grandes valeurs humaines, quel que soit l'âge. Comme toujours, s'il est assez grand pour lire, c'est lui qui le fera. Sinon, ce sera vous. N'oubliez pas de solliciter ses commentaires. Vous serez étonné(e) de leur justesse...

« Je fais comment quand il refuse de skier ? »

Il est rare qu'un enfant refuse de skier. D'autant plus rare que les sports d'hiver sont maintenant entrés dans les habitudes de vacances de grand nombre d'entre nous. Tout petit, le bambin se voit paré d'une jolie combinaison appropriée à la glisse, du bonnet assorti, des gants protecteurs, des lunettes solaires efficaces, histoire de se lancer, déjà brave et téméraire, sur les pistes enneigées. Bien chaussé et parfaitement équipé, notre champion en herbe apprivoise à sa façon la perspective de sommets à redescendre héroïquement. Sauf que des fois, les choses se compliquent un peu : les "j'ai peur", "j'ai froid", accompagnés de préférence de hurlements de la part de l'héritier récalcitrant font, qu'à tour de rôle, la mère ou le père ne skiera pas dans la journée pour rester dans l'appartement faire un puzzle ! Comment donc ne pas gâcher un séjour à la neige, tout en prenant en compte les appréhensions de notre enfant ?

Analyser la situation

1) Observer

> Avant toute chose, il est nécessaire de réfléchir aux attitudes que les adultes ont pu avoir quant à l'approche du ski proposée à l'enfant : l'idée même d'une notion de compétition est à bannir. Ce sport doit rester ludique à ce stade de développement psychologique et physique.

2) Dédramatiser

> Si notre société, depuis l'après-guerre surtout, cherche à fabriquer une élite, à chaque parent de ne pas se laisser influencer : le ski n'est pas indispensable à la réussite de l'Homme. Ainsi, lorsque votre garçonnet ou votre fillette traduit une angoisse à chausser des skis, n'insistez pas : dites-lui que ce n'est pas encore le moment pour lui ou pour elle mais que vous restez à sa disposition en cas d'envie de sa part. Et surtout, n'en reparlez pas, ni quelques jours après, ni l'année suivante...

3) Participer

> Pour savoir si l'enfant se bloque pour punir l'entourage, un test est simple : ne racontez pas vos propres exploits à ski devant lui, pas plus que vos chutes d'ailleurs ou des situations caricaturales intervenues sur les pistes. Ne le conditionnez pas. En voyant que vous ne cherchez pas à l'influencer, si réellement il a un vrai désir de ski au fond de lui, c'est lui qui vous posera des questions ! Vous saurez alors qu'il n'a jamais renoncé...

« *Je fais comment quand il refuse de s'entraîner ?* »

Sitôt sur ses jambes (et parfois même bien avant), souvent le petit d'Homme est déjà soumis aux diktats des parents : "Toi, tu es un futur Zizou" – "Ce trésor sera petit rat de l'opéra" – "Ma petite nièce est de la trempe de Laure Manaudou"... Et c'est ainsi que l'enfant se trouve conditionné. Les parents, soucieux de l'équilibre de leur chérubin, ont parfois des difficultés à comprendre que le sport est une affaire personnelle. Pas étonnant que notre sportif en herbe rechigne à s'entraîner. Comment s'y prendre alors pour débloquer une situation qui peut s'envenimer et aboutir à l'arrêt définitif d'un intérêt – aussi minime soit-il – pour le domaine sportif ?

1) Analyser la situation

La première chose à mettre à plat consiste à objectiver si l'enfant a réellement choisi le sport qu'il pratique. À l'inverse, a-t-il été initié de façon particulière par sa famille ? Ce sont deux approches très différentes. S'il s'est agi à l'origine de faire comme les copains, la résistance à vouloir maintenant s'entraîner vient du fait que l'enfant affine ses goûts personnels. Dans le deuxième cas, il y a opposition.

2) Observer

> Un enfant qui commence à sentir qu'il a des désirs différents de ceux des autres est un petit bonhomme qui se documente tout seul. Il accède de façon indépendante – pour exemple – à des émissions destinées à un sport précis. *A contrario*, un enfant qui se rebelle contre des parents qui ont fait pencher la balance en faveur d'un sport qu'ils aiment, eux, se désintéresse de lectures ou d'émissions concernant ce sport, ou même les fuira carrément. Il ne parlera pratiquement pas de ses matchs ou de ses compétitions. Il ne tiendra pas à ce que sa famille l'accompagne sur son terrain de jeux ou d'entraînement.

3) Dédramatiser

> Surtout, oublions la culpabilité dès lors qu'on aura compris que la neutralité familiale n'était pas au rendez-vous au départ : ça partait d'un bon sentiment puisqu'il s'agissait d'apporter un plus à l'héritier. Par ailleurs, il faut essayer de voir avec lui ce qui ne va pas dans sa vie : a-t-il une difficulté à l'école, est-il fatigué etc ? Si les choses ne se débloquent pas, une visite chez le médecin est nécessaire. En revanche, s'il est une évidence que l'enfant n'a aucune passion pour sa discipline sportive, il ne faut pas insister. Il est raisonnable de lui proposer d'arrêter, sans lui suggérer d'autres sports ! Jacques Lacan disait que le désir naît de la frustration...

4) Participer

> Un enfant qui refuse de s'entraîner n'a pas envie de faire une partie de foot en famille ou une course à bicyclette aux allures de *compét* avec Papa ! Participer, en cas de résistance, consiste simplement à respecter les élans spontanés de l'enfant en ne parlant pas de sport à sa place... Le mieux étant d'éviter ce sujet en sa présence !

« Je fais comment quand il triche ? »

L'enfant a une propension à tricher. Tout simplement parce que, imprégné d'une mémoire narcissique, il veut gagner, être le chef, le plus fort, dominer, prendre la place de la mère ou du père... Les tricheurs déplaisent aux parents et c'est normal. Comment intervenir pour que ce défaut, tout aussi « normal » soit-il, ne s'aggrave pas au point de devenir carrément pathologique ?

Analyser la situation

Tout d'abord, il s'agit de considérer de façon neutre (c'est-à-dire en mettant en place une distance suffisante) à quel moment l'enfant triche. Il est évident que s'il joue seul, en mettant en scène des ennemis potentiels, son comportement ne s'assimile pas à un mensonge : il est le dominant, sans léser qui que ce soit. En revanche, s'il est de mauvaise foi lors de jeux avec des camarades ou sa famille, là il y a tricherie !

1) Observer

> Il demeure important de bien repérer avec qui le manque d'honnêteté intellectuel est le plus marqué. Si l'enfant cherche à duper un membre de son entourage en particulier, c'est qu'il se sent en état d'infériorité vis-à-vis de cet autre joueur. À l'inverse si, systématiquement, la tricherie est au rendez-vous, cette attitude est à rattacher à une nécessité psychique de ne pas prendre en compte le ou les partenaires de jeux. La raison la plus fréquente est un caractère possessif qui recherche une position dominante pour exclure ceux que l'enfant considère comme des prédateurs. Dans le même ordre d'idée, cette réaction manifeste une coupure de cordon insuffisante...

2) Dédramatiser

> Fort heureusement, le temps arrange (9 fois sur 10 !) les choses. Effectivement, si l'enfant a les coudées plutôt franches à la maison, à l'extérieur il rencontrera toujours son maître. À tous les sens du terme. Là, il sera obligé de mûrir et d'attacher une importance aux autres. Sinon, les sanctions tomberont. L'espace de socialisation, que constitue l'école ou le sport, lui fera comprendre qu'à vouloir prendre la place d'autrui, il y laisse quelques plumes... C'est jouer perdant !

3) Participer

> Jouer avec un enfant se révèle, pour lui, l'opportunité de constater que même les grands perdent... Ce qui n'est pas un drame en soi. La preuve en est que l'adulte garde le sourire et donne à voir qu'on peut toujours se relever. C'est ainsi que le petit d'Homme peut saisir, par identification, que l'existence comporte toujours de quoi se redresser et qu'avec la vie, il ne sert à rien de tricher. Ce serait se priver d'une belle satisfaction : celle qui peut faire constater à l'enfant qu'il possède de quoi repartir toujours plus haut...

« *Je fais comment quand il refuse le centre aéré ?* »

Les vacances sont longues et les parents peuvent être amenés à travailler durant cette période de l'année. Le principe du centre aéré s'impose, dans ce cas-là, comme une évidence intéressante pour l'ensemble de la famille. Les activités y sont larges et les moniteurs bien formés. Sauf que le petit concerné peut voir la situation différemment et pleurer – voire hurler – à l'idée de quitter la maison tous les matins, pour quelques heures, en direction de ce type d'établissement adapté à plus d'un titre à l'âge de l'enfant. Comment se positionner pour que son inconscient accepte cette solution comme une évasion heureuse et sécurisante ?

Analyser la situation

1) Observer

> Un petit retour en arrière sur le comportement de l'enfant à l'école les semaines ou même les mois précédents est un indice fiable qui permet d'envisager – ou non – si un événement récent a pu le perturber. Effectivement, s'il a toujours eu des difficultés à se séparer de ses parents, l'idée d'avoir à évoluer dans une structure qu'il ne connaît pas majore son abandonnisme. En revanche, s'il est – d'une manière générale – à l'aise en l'absence de sa famille, une réflexion ciblée s'impose.

2) Dédramatiser

> Réfléchir ne signifie pas pour autant s'affoler. Demander à l'enfant ce qu'il rejette dans le concept de ce nouvel espace de loisirs donnera des explications utiles. Pour exemple, s'il redoute des repas durant lesquels il serait obligé de manger ce qu'il n'aime pas, il est nécessaire de lui préciser qu'il n'a pas à se forcer et que le soir, le dîner compensera cette carence. S'il parle négativement des activités à pratiquer, lui détailler ce qu'il peut en retirer en expériences pour le faire grandir *boostera* son estime de soi...

3) Participer

> Dans le week-end qui précède la présence au centre aéré, il est bon d'inviter à la maison quelques copains ou copines pour la journée et que le parent se déguise en moniteur. Autrement dit que l'adulte organise une succession d'animations – repas compris – auxquelles il participera en les dirigeant. Ce simple souvenir positif se traduira comme un lien précieux qui sera omniprésent lors du séjour et suffisamment rassurant...

« Je fais comment quand il recherche le conflit ? »

Il y a des jours où l'enfant se lève de mauvaise humeur. Et puis ça passe rapidement. Mais il y a aussi des jours où l'agressivité se renforce, soutenue et amplifiée par des attitudes à la limite de la provocation. Malgré une bonne dose de patience de la part de l'adulte, l'enfant continue à projeter son mécontentement alentour. Jusqu'au moment où la recherche de conflit est telle que le parent pose une limite, parfois un peu excessive, qui installe un malaise quasi général. Pourtant, avant d'en arriver là et que la journée soit définitivement gâchée, des solutions existent...

Analyser la situation

1) Observer

> Très souvent, une nuit agitée sur fond de cauchemars est responsable du comportement désagréable de l'enfant. Ceci dit, rien ne sert de lui poser la moindre question à ce sujet car refoulement aidant, le matériel onirique ne se trouve pas véritablement accessible au conscient. Parfois aussi, les heures qui ont précédé le coucher ont pu le perturber ou une émission de télévision – même sur peu de temps – a pu l'affecter. Aussi banale soit-elle en apparence. Ainsi le parent doit-il prendre conscience qu'un dessin animé *a priori* anodin peut toucher une corde sensible intériorisée. Cette remarque vaut pour certains contes, mal organisés pour un jeune psychisme fragile. Une fois au fait des choses, le parent doit simplement observer contre quoi ou contre qui le chérubin dirige ses pulsions destructrices. Cette première lecture donne déjà des pistes de réflexion. S'il refuse de parler, la mère est davantage concernée par ce difficile jeu transférentiel. S'il ne veut pas s'habiller, le père se retrouve inconsciemment au centre de la problématique. Autrement dit, ces deux exemples éclairent le fait que *ne pas dire* est une punition dirigée vers la génitrice, *ne pas faire* est une punition infligée au géniteur. Dans le fantasme bien entendu.

2) Dédramatiser

> Il ne s'agit toutefois pas de faire une affaire d'État de ces manifestations intempestives ! Si la mère est « visée » par l'enfant, elle ne doit pas le solliciter avec acharnement pour qu'il lui parle. Quant au père, déguisé en « mauvais objet », il ne doit en aucun cas et d'aucune façon « faire » à la place de son chérubin. Dans certains cas plus marqués, l'héritier ne veut ni dire, ni faire : les parents continueront alors à vaquer à leurs occupations en s'adressant – entre eux – quelques propos agréables sans s'occuper outre mesure des réactions de l'enfant. L'ignorance n'est-elle pas le plus grand des mépris... Le petit obstiné réalisera de la sorte que la maisonnée ne se laisse ni impressionner ni contrôler par ses sautes d'humeur.

3) Participer

> Si la recherche de conflit dure, le mieux consiste à parler gentiment et calmement au chien ou au chat de la maison ! Le poisson rouge, la tortue d'eau, le lapin ou les perruches, peuvent très bien convenir aussi. Si une tranche de cette population ne loge pas dans la famille – ce qui reste exceptionnel de nos jours –, il convient d'utiliser une médiation qui fera diversion : la musique se révèle bien adaptée à ce genre de stratégie. L'enfant n'étant plus le centre du monde, sentant que le ou les membres de la famille se connectent sur l'extérieur, se vivra quelque peu délaissé. C'est lui qui tentera un rapprochement en utilisant un prétexte fallacieux, comme par exemple : *J'ai perdu un bouton de ma chemise...* Tout penaud, cherchant à rétablir le lien distendu... En revanche, le parent s'abstiendra de toute allusion au conflit, comme si rien ne s'était passé...

« Je fais comment quand il refuse de dessiner ? »

Outre le calme qui découle de ce moment béni durant lequel l'enfant prend plaisir à utiliser ses crayons de couleurs, le dessin s'impose – à juste titre – comme un joli moyen de libérer angoisses, inquiétudes, contrariétés pour cet artiste en herbe. En outre, les talents précoces sont toujours agréables à voir et bien séduisants pour l'adulte qui admire ce travail créatif... Mais, parfois aussi, l'agitation de l'enfant tumultueux ou son comportement oisif pousse son entourage à le contraindre à s'asseoir devant la feuille encore blanche. Certaines réactions intempestives du petit rebelle laissent vite place à une incompréhension chez le représentant de l'autorité qui ne comprend pas cette résistance à une activité somme toute plutôt ludique. Comment expliquer alors ce qui, apparemment, est inexplicable ?

Analyser la situation

1) Observer

> L'enfant, tout petit, imite ses parents. Il peut, bien sûr, les voir écrire. Mais il est psychologiquement poussé à projeter ses représentations inconscientes sur un support. Il commence d'ailleurs à gribouiller en traçant des cercles, en lien avec sa mère dont il garde une mémoire sphérique de par la gestation, puis en raison du symbole de l'alimentation : le sein. Ainsi, le fait qu'un enfant refuse de dessiner traduit une opposition à celle pourtant tant aimée. Ou la revendication d'une distance, voire d'une défusion ou d'un nécessaire détachement progressif, ce qui est plutôt positif ! À la mère donc d'observer si elle ne couve pas trop son bambin et de lui donner davantage d'autonomie.

2) Dédramatiser

> Une fois la bride un peu lâchée, si l'enfant s'inscrit dans un refus obstiné à dessiner, il ne faut surtout plus lui en parler, ou faire des commentaires alentour à ce sujet. Dès l'instant où le dessin est remplacé par d'autres occupations, l'enfant manifeste – par ce refus à toute représentation graphique – son désir d'exprimer et de libérer autrement ce qui le gêne à l'intérieur de lui... Preuve ici de son tempérament plutôt bien assis et indépendant !

3) Participer

> Il est certain que les jours de pluie, l'enfant a tendance à tourner en rond et tout jeu à l'intérieur de l'habitation connaît vite ses limites. L'expression graphique peut alors être un moyen agréable de bien communiquer avec le petit récalcitrant. Pour qu'il adhère à ce système de détente, le parent peut mettre en place l'idée d'un même objet à représenter chacun de son côté. Puis à comparer – après un temps de réalisation qui a été déterminé au préalable – les deux dessins. Y compris avec un tout petit. La comparaison, à laquelle l'enfant participera verbalement, sera un échange fructueux. Il est possible aussi de proposer à l'enfant de commencer un dessin : au bout de quelques minutes bien définies, l'adulte le continue et ainsi de suite jusqu'au moment où le sablier ou la montre demande d'arrêter l'*oeuvre d'art* : le résultat apparaît souvent surprenant et l'enfant de dire ce qu'il aurait aimé rajouter sur le papier... De cette frustration naîtra son désir de continuer...

« Je fais comment quand il ne veut pas se lever ? »

On croirait que c'est un fait exprès : le dimanche, le cher héritier a l'art de se lever aux aurores mais lorsqu'il s'agit d'aller à l'école, le réveil s'avère souvent difficile ! Pourtant, les parents font en sorte que ce moment si important qui prépare la qualité de la journée soit optimisé : tout est prêt, le petit-déjeuner répand des effluves de chocolat chaud dans la maison, l'odeur de pain grillé n'est pas en reste... Rien n'y fait. L'enfant se rendort après avoir maugréé quelques paroles inaudibles mais au ton désagréable. L'heure tourne, les adultes commencent à s'énerver. Stop à la crise de nerfs. Les conseils efficaces existent !

Analyser la situation

1) Observer

> Les solutions commencent par une bonne organisation la veille, avant d'aller coucher le petit récalcitrant. Mais cette solide décision peut se trouver entravée par le comportement du jeune rebelle. Autrement formulé, la qualité du réveil quelques heures plus tard se prépare quelques heures plus tôt ! Peu importe que l'enfant ait envie ou non d'aller à l'école, celle-ci étant obligatoire, le choix n'est pas de mise. Ainsi, après le dîner, il est bon d'observer si l'enfant est déjà en opposition. C'est-à-dire s'il fait systématiquement le contraire de ce qui lui est demandé ou dans un temps décalé. Cette attitude l'accompagnera dans son sommeil qui ne sera pas de belle qualité. La suite, on la connaît !

2) Dédratiser

> S'il décide d'aller se brosser les dents avant le dîner – c'est une caricature bien sûr –, il faut laisser faire l'enfant car son corps lui appartient. En revanche, il devra se re-brosser les dents après le repas alors que lui sera fait remarqué, à l'aide de moult compliments et autres félicitations, son grand souci d'hygiène buccale ! Après tout, c'est lui qui aura initié cette forme d'ironie implicite. S'il refuse son potage, pas de problème ! Mais il ne s'agit pas d'avoir la mémoire courte : lui sera refusé – sans établir aucun lien avec sa résistance précédente – de regarder son DVD préféré avant d'aller se coucher. Ici, la dédramatisation se situe selon un binôme parental acceptation (de la rétention de l'enfant) et refus (des exigences compulsives du même enfant).

3) Participer

> Même si ce n'est pas agréable pour les parents, lorsque l'enfant peine à se lever, il convient de rester à ses côtés tout en le stimulant doucement. La mauvaise attitude – tout aussi compréhensible soit-elle – consiste à s'agacer dans sa chambre, à le menacer de le laisser et à partir vaquer à ses occupations. Cette réaction ne changera rien car le petit dormeur sait qu'il ne restera pas seul. Rassuré, il se rendormira ! À l'inverse la mère (si possible), en s'asseyant auprès de son lit, lui permettra de retrouver des réflexes archaïques : ceux de la période où il faisait si bon se blottir dans les bras de sa maman ou de son papa. Ce souvenir positif donnera à l'inconscient l'envie de démarrer la journée en famille... La meilleure des sécurités, ce que tout enfant sait au fond de lui.

« Je fais comment quand il ne veut pas aller chez le coiffeur ? »

Quel que soit l'âge, l'image du coiffeur et de ses outils peut perturber. Si cette profession reste synonyme de beauté, d'apparence, toujours est-il que les ciseaux – entre autres – entraînent l'inconscient du côté d'une angoisse liée à la notion de coupure. Ce qui se surajoute au fait qu'il est rare de ne pas avoir gardé, au fond de soi, au moins un mauvais souvenir de coupe de cheveux ratée ayant engendré des moqueries de la part de l'entourage... Pourtant, arrive toujours le moment où il faut rafraîchir ce capital avant qu'il ne devienne toison hirsute mais, malgré les précautions d'usage, l'enfant peut fermement s'opposer à ce qui devient une obligation quasi sociale. Ceci dit, ces précautions doivent reposer avant tout sur une objectivation de la position psychologique de l'intéressé...

Analyser la situation

1) Observer

> Changer demeure une difficulté pour l'être humain, difficulté d'autant plus majorée s'il est très jeune. Il s'agit donc ici de bien saisir si le comportement négatif de l'enfant est la copie conforme de ses attitudes habituelles face au changement. Si c'est le cas, la compréhension de l'adulte devant le problème devra être de l'ordre d'une adaptabilité majeure.

2) Dédramatiser

> L'adulte pourra effectuer un petit tour du côté de ses propres difficultés à changer de... tête, ce qui créera une empathie dans le lien parent-enfant. Mais il ne faut pas oublier que la première grande rupture de l'existence est la naissance, avec la séparation quasi organique de la mère et de l'enfant, premier grand traumatisme pour lui dès la coupure ombilicale. Dédramatiser consiste donc à ne pas occulter cet épisode douloureux qui a, quoi qu'il arrive, des répercussions tout au long du chemin de vie. Revenir à la source s'impose aussi comme un axe de réflexion indispensable à l'approche de toute complication.

3) Participer

> Se faire couper les cheveux et prendre le risque de ne pas se plaire, c'est-à-dire de ne pas plaire, quelle horreur ! L'enfant imagine le pire alors que ses mèches lui cachent le visage, obstruant de fait sa vue. Mais comme c'est pratique quand on redoute le regard de l'autre ! Participer demande à parler de transformation – tous azimuts –, dans les jours qui précèdent le rendez-vous chez le coiffeur, en termes positifs et évolutifs. Ça ne suffit pas ? Une jolie astuce consiste à rappeler habilement à l'enfant que lorsqu'il est né, il était chauve, ce qui le rendait adorable et amusant et que ses cheveux ont poussé à leur rythme, magnifiques, ou – au contraire – qu'il est venu au monde avec une chevelure exceptionnellement abondante, qu'il a progressivement perdue pour mieux repousser...

« Je fais comment quand il perd ses affaires de sport ? »

Quelle mère n'a jamais craqué en constatant que le sac de sport contient une seule chaussette de foot, un maillot trop grand ou trop petit avec – en prime – de temps en temps la disparition des chaussures à crampons ? Et quand elle interroge son Zidane en herbe sur un ton de remontrance, la réponse est désarmante : « C'est la faute de l'entraîneur qui avait une réunion après l'entraînement et qui nous a fait nous dépêcher » ! Dans un premier élan, rassurée par « l'innocence » du petit malin, la mère a une envie frénétique d'aller dire deux mots à l'entraîneur accusé. Mais, très vite, elle réalise que l'explication qui vient de lui être donnée est plus que fallacieuse...

Analyser la situation

1) Observer

> Entre 6 et 12 ans, l'observation du jeune sportif diffère. À 6 ans, effectivement, il a été très sollicité en général par la famille – influencé même parfois – quant au choix du sport dont il démarre l'apprentissage. La discipline « choisie » fait quasiment partie de l'éducation classique de l'enfant à laquelle il lui est donc difficile de s'opposer, autorité parentale oblige ! En revanche, à 10-12 ans le pré-adolescent peut faire passer comme message que le sport n'est décidément pas son « truc ». Il doit être entendu par les adultes qui l'ont en charge. Car, si le sport est une excellente chose en soi, une activité sportive pratiquée sous la contrainte implicite des parents peut entraîner bien des inconvénients. Ne serait-ce que des blessures corporelles bénignes au départ de la pratique, blessures qui peuvent compulser puis carrément s'aggraver au fil des années. Autrement formulé, si l'enfant se blesse régulièrement en pratiquant le sport élu, la vigilance des géniteurs est de mise !

2) Dédramatiser

> L'enfant, après avoir été écouté, peut tout à fait affirmer qu'il a envie de continuer la pratique de son sport. Il est sincère, l'adulte le sent et le sait. Une bonne communication s'impose alors dans le sens d'un amoindrissement du niveau de performance tant attendu : rater un match n'a rien de dramatique en soi !

3) Participer

> Il est toujours possible de rappeler à l'héritier motivé certaines défaillances connues de sportifs célèbres en action, qui gardent toutefois l'art de construire sur ce qu'ils ne considèrent pas fatalement comme des échecs. Et, à la façon du coaching sportif américain qui, heureusement, commence à se faire entendre en France, plutôt que de perdre son temps à améliorer les points faibles, il faut conseiller à l'enfant de travailler davantage encore ses points forts ! Les excellents résultats ne se feront pas attendre et le sac de sport contiendra à nouveau ses affaires d'entraînement soigneusement rangées...

L'auteur

*Psychanalyste de formation philosophique et linguistique, art-thérapeute, psychogénéalogiste, didacticienne, Directrice de l'Institut Français de Psychanalyse Appliquée, **Chantal Calatayud** est l'auteur d'autres livres dont « Raconte-moi la psychanalyse » (Éditions Villon), « Apprendre à pardonner - L'approche psychanalytique » (Éditions Jouvence), « S'aimer tel que l'on est » (Éditions Jouvence), « Accepter l'autre tel qu'il est » (Éditions Jouvence), « Vivre avec ses peurs » (Éditions Jouvence), « Le conte psychanalytique, une chance de plus : l'histoire de Fleur » (Éditions Villon - Collection « Vivre heureux tout simplement... »), « Ce qu'il faut savoir pour être soi : sortir du mensonge » (Éditions Dervy), « Les secrets de la longévité d'un couple » (Éditions Villon - Collection « Vivre heureux tout simplement... »), « T'es pas mon père ! » (Éditions Villon - Collection « Vivre heureux tout simplement... »), « Le complexe d'Elmire » (Éditions Villon - Collection « Vivre heureux tout simplement... »)..*

Chantal Calatayud est également Directrice de publication de Signes et sens magazine, édité par la société Psychanalyse magazine.

Envie de plus d'informations ?

> **Retrouvez Chantal Calatayud sur www.ifpa-france.com**

